Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilian Rubel (4. Mai) die Einladung:

Odre du jour :

Communication de M. Maximilian Rubel :

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II „Todesfurcht" (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des langues vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der hier nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch ~~zwischen~~ deren rechten und linken ~~Bestrebungen~~ — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Odre du jour :

Communication de M. Maximilien Rubel :

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II „Todesfurcht" (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des langues vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der hier nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren rechten und linken Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur : Karl Kraus et la prose d'art allemande

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour :

Communication de M. Maximilien Rubel :

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II „Todesfurcht" (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des langues vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der hier nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren rechten und linken Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur : Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète austro-allemand, dont la gloire naissante semble avoir définitivement aboli la conspiration du silence ourdie contre lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu : plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature ; ils signalaient son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle resterait debout par la puissance de la création verbale».

Polémiste, voire pamphlétaire, auteur dramatique, acteur, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'affirme Knut Hamsun, «un grand nom de la riche culture autrichienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poésies publiés dans la revue »Die Fackel« (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute »Die letzten Tage der Menschheit« vaste tableau des horreurs de la guerre, interrompu ça et là par les réflexions cinglantes du »Nörgler«, de l'ergoteur, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opuscules contenant des poésies, épigrammes et satires en vers, des adaptations de plusieurs drames de Shakespeare, ainsi qu'une »Nachdichtung« des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'opérettes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par sa puissance et sa pureté morales, mais surtout par une virtuosité

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu diesem Vortrag des Professors Maximilien Rudel (am 4. Mai) die Einladung:

Chère dame, Cher Monsieur:

Communication de M. Maximilien Rudel:

I. Karl Kraus et la prose d'art allemande

II. Tonsalurchs (poèmes de Karl Kraus enregistrés sur disque par l'auteur).

Le Président:
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der »Revue de l'Enseignement des Langues vivantes« (Juin 1933) zu übersenden, der »ich nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der üblichen Spiele zwischen den Nationen — auch diese ernsten rechten und linken Zuvorkeiten — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1933

Communication de M. Maximilien Rudel sur: Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rudel, ancien élève de l'ENS, a exposé sur la personnalité et l'œuvre de poète austro-allemand, dont la plume nécessaire semble avoir définitivement aboli la conception du silence oratoire lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu: plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature; ils signalaient «ce cœur comme un durable monument élevé aux morts par la plus humaine et la plus contagieuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle mériterait déjà par la puissance de la création verbale».

Polémiste, voire pamphétaire, autant dramaturge, acteur, poète lyrique, Kraus représente, aussi, que l'illustre Karl Hauptmann, «un grand nom de la vieille culture européenne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poésies publiés dans la revue »Die Fackel« (la Flamboyante), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, huit volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute »Die letzten Tage der Menschheit«, vaste tableau des horreurs de la guerre, intermède qui et là par les réflexions dégénérées du »Nörgler«, de l'orgueil, qui n'est autre que Kraus lui-même, mêlé opposées comme des pièces, dépaysannes et autres en vers, des adaptations de pièces, mêmes de Shakespeare, ainsi qu'une »Nachdichtung« des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'opérettes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par ses puissance et sa portée morales, mais surtout par une virtuosité

verbale qui n'a guère de rivale dans la prose artiste allemande, ancienne ou contemporaine.

I. Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine.

« La France est peut-être le seul pays où des considérations de pure forme, un souci de la *forme en soi*, aient persisté et dominé dans l'art moderne ». Tout en faisant la part de l'exagération qui est contenue dans cette affirmation de Paul Valéry, nous pouvons déclarer, sans risque d'erreur, que les Allemands n'ont jamais eu pareille attitude à l'égard de la langue qu'ils parlaient et écrivaient. C'est Eduard Norden qui, dans son histoire de la prose artiste antique, déclare que seules les nations de langue romane ont gardé la sensibilité et le goût de l'harmonie de la langue, tels que les éprouvaient les antiques. Et ce savant allemand d'observer que parmi les peuples modernes ce sont les Allemands qui ressentent le moins cette passion de la perfection verbale qu'ont toujours manifestée les nations classiques. Les grands écrivains et même les savants philologues allemands, à commencer par Herder, Grimm, Lachmann, Humboldt et autres, fixent leur attention soit sur les origines du langage en général, soit sur celle de la langue allemande en particulier, mais ce préoccupent fort peu de l'art d'écrire et des scrupules qu'il comporte. Certes, les circonstances politiques et sociales de l'Allemagne des classiques et des romantiques n'ont nullement été favorables à l'éclosion d'une école d'écrivains uniquement tournés vers les secrets et les possibilités d'expression de leur langue. Toutefois les Allemands excellent là où il s'agit de découvrir des rapports métaphysiques entre la pensée et la parole. Chez les frères Schlegel, chez Novalis et surtout chez Bernhardi nous trouvons les germes d'une linguistique foncièrement originale, une conception de la langue telle qu'elle semble avoir pour la première fois trouvé une vérification éclatante dans l'œuvre en prose de Karl Kraus. C'est en se rattachant à cette tradition celui-ci, dans un aphorisme profond, dit, de la pensée, qu'elle est « dispersée, à travers le prisme des sentiments matériels, dans les éléments de la langue dont l'artiste construit la pensée. La pensée est une trouvaille, une chose retrouvée, et celui qui la trouve est un inventeur honnête ; elle est à lui, quand bien même un autre l'aurait trouvée avant lui. »

Sur la base de ce principe, Kraus réclame pour l'œuvre d'art de la langue la sollicitude, le respect — aussi bien de la part du créateur que du public — qu'on ne refuse pas à une œuvre de peinture ou de musique. Ce respect devient chez Kraus une sorte de soumission mystique au génie de la langue. « Je ne suis le maître que de la langue des autres », dit-il dans un aphorisme, « la mienne fait de moi ce qu'elle veut ». Cest de la langue qui lui viennent les pensées et cette gestation des idées lui rend sacré le devoir de donner tous les soins à la langue.

II. La prose de Kraus n'est ni épique, ni lyrique, elle ne peint pas plus qu'elle ne raconte, ne chante ni ne prêche. C'est une prose de satire et de haine, d'ironie et d'esprit, une prose qui polémise, frappe et détruit. C'est un style de pamphlétaire, qui accuse et juge notre civilisation, dont Kraus ne laisse subsister que ce qu'il a d'avance mis à part comme appartenant à une autre sphère de valeurs. En face des contradictions morales de notre temps, Kraus se met au service des valeurs spirituelles contre la corruption que celles-ci subissent dans une civilisation qui asservit les fins de l'existence, le »Lebenszweck« aux moyens de subsistance, aux »Lebensmitteln«.

La satire de Kraus correspond entièrement à la définition qu'a donnée Schiller de ce genre littéraire dans ses écrits esthétiques. La satire « vengeresse ou pathétique » est définie par Schiller comme

vable qui nie toute de vivale dans la prose artiste allemande, ancienne ou contemporaine.

I. Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine.

« La France est peut-être le seul pays où des considérations de pure forme, un souci de la figure en un mot parfait et dominé dans l'art moderne ». Tout en tenant le parti de l'exagération qui est contenue dans cette affirmation de Paul Valéry, nous pouvons dire, sans trahir d'erreur, que les Allemands n'ont jamais en pratique attribué à l'écrivain de la langue qu'un pouvoir et dévolution. C'est Friedrich Nietzsche qui, dans son histoire de la prose artiste allemande, déclare que seules les nations de langue romane ont gardé la tradition et le goût de l'harmonie de la langue, tels que les développèrent les antiques. Il ce savant allemand d'observer que parmi les grandes modernes ce sont les Allemands qui manquent le moins cette possession de la prédécesseur verbale qu'ont toujours manifestée les nations classiques. Les grands écrivains et même les savants philosophes allemands, à commencer par Hegel, Goethe, Lessing, Humboldt et autres, tirent leur attention sur les objets de langage en général, soit sur celle de la langue allemande en particulier, mais ce préoccupent jamais de l'art d'écrire et des stratagèmes qu'il comporte. Certes, les circonstances politiques et sociales de l'Allemagne des siècles et des romantiques n'ont nullement été favorables à l'éclosion d'une école d'écrivains maîtrisant toutes les ressources et les possibilités d'expression de leur langue. Jusqu'à les Allemands ce-cultent là où il s'agit de découvrir des suppléments indépendants entre la pensée et la parole. Chez les frères Schlegel, chez Novalis et surtout chez Hardenberg, nous trouvons les pensées d'une importance fondamentale, une conception de la langue sans qu'elle soit avoir pour la première fois trouvé une signification nouvelle. Chez l'auteur en prose de Kant à Hegel, c'est un de nombreux à avoir manifesté cette, mais un sphérisme prudent, dit, de la pensée, qu'elle est « Vierteres. » Kraus le prend des sentiments modernes. Dans les éléments de la langue dont l'utilité consiste à penser. La pensée est une travail, une chose réservée, et pour qui la trouve est un travailleur honnête, elle est à lui, quand bien même un autre l'aurait trouvée avant lui.

Sur la base de ce principe, Kraus réforme pour l'usage d'une de la langue la antithèse. Il voyait — peut bien de le fait de vérité sur une du public — qu'on ne relève pas à une revue de pensée ou de pensée. Ce savant devrait cet trois, une revue de pensée sion mystique ou même de la langue. « Je ne sais la matrice que de la langue des autres », dit-il, un aphorisme. « Je mienne fait de mot et qu'elle vaut ». C'est de la langue qui lui viennent les devoirs et cette pensée des idées lui seul sais le devoir de dévoir les noms à la langue.

Il. La prose de Kraus n'est ni épique, ni lyrique, elle ne peut pas plus qu'elle ne revoie, ni chante ni prose. C'est une prose de satire et de ruine. Ironie et dérision, une prose qui polémique, irrite et détruit. C'est un style de pamphlétaire, qui accuse et juge nous civilisation. Nous Kraus ne laisse subsister que ce qu'il a dévoilé sale à peu comme amusement à une voire rabbin de la lune. Il fait des contradictions morales de notre temps. Kraus se met au service des valeurs abolundes contre la corruption que celles-ci subissent dans une civilisation qui sacrifie les lois de l'esthétique, le « Kunstwerk » aux moyens de puissance, aux « Kunstmittel ».

La satire de Kraus correspond entièrement à la définition que donne Schiller de ce genre littéraire dans ses écrits esthétiques. La satire « s'adresse au publique » et traite par ridicule, comme

l'œuvre dans laquelle la réalité est opposée, en tant qu'imperfection, à l'idéal, considéré comme la réalité suprême. Parlant du fond et de la forme de l'œuvre poétique, ce même Schiller s'exprime en des termes qui peuvent s'appliquer parfaitement à l'œuvre poétique de Karl Kraus : « L'artiste recevra sa matière du temps présent, mais la forme, il l'empruntera à un temps plus noble, et même, en dehors de tout temps, à l'unité absolue, immuable de sa propre essence. »

Ainsi Kraus reçoit-il sa matière du temps présent, de l'actualité qui lui fournit l'occasion, mais rien de plus, pour ses créations littéraires. « L'artiste, dira-t-il, en créant, s'inspire du jour, de l'heure, de la minute. Le stimulant peut être, autant qu'on le veut, limité et conditionné dans le temps et dans l'espace, — la croissance de son œuvre sera d'autant plus illimitée et libre qu'elle se sera écartée du stimulant initial. »

III. Dans une lettre d'hommage adressée à Karl Kraus à l'occasion de son 60e anniversaire, M. Marcel Ray signale les difficultés insurmontables qui se posent à celui qui voudrait transcrire en français un ouvrage entier du poète ; c'est « le seul écrivain », dit M. Marcel Ray, « qui remue encore quelque chose de grand » tout en étant « le seul qui reste enfermé dans les frontières de sa propre langue, portant ainsi le châtiment d'en avoir approfondi et multiplié les ressources et s'appauvrissant de l'avoir trop enrichie. »

Ces paroles de M. Ray sont d'autant plus significatives que cet auteur lui-même a, le premier, essayé de traduire en français des aphorismes de Kraus (en 1913).

M. Rubel cite plusieurs exemples des essais faits par M. Ray, essais qui peuvent être considérés comme réussis en tant qu'ils se bornent à des aphorismes traduisibles, c'est-à-dire, en qui l'harmonie du fond et de la forme réside uniquement dans la force expressive de la métaphore, et non dans la particularité de l'expression verbale. A ces exemples, M. Rubel en ajoute d'autres qui gardent même dans la traduction l'originalité de l'idée exprimée (« Le miroir ne sert que la vanité de l'homme ; la femme en a besoin pour s'assurer de sa personnalité. » — « Lorsqu'une civilisation sent l'approche de sa fin, elle fait venir le prêtre » — « Ne pas avoir d'idées et savoir les exprimer, voilà ce qui caractérise le journaliste. » — « Le surhomme est un idéal prématuré qui suppose l'homme », etc. . . .)

La prose de Kraus excelle dans l'art de la concision que

l'œuvre dans laquelle la réalité est opposée, en tant qu'imperfection, à l'idéal, considéré comme la réalité suprême. Partant du fond et de la forme de l'œuvre poétique, ce même Schiller s'exprime en des termes qui peuvent s'appliquer particulièrement à l'œuvre poétique de Karl Kraus : « L'artiste incarne sa matière du temps présent, mais la forme, il l'emprunte à un temps plus noble, et même, en dehors de tout temps, à l'unité absolue, immuable de sa propre essence. »

Ainsi Kraus reçoit-il sa matière du temps présent, de l'actualité qui lui fournit l'occasion, mais rien de plus, pour ses créations littéraires « L'artiste, dira-t-il, en créant, s'inspire du jour, de l'heure, de la minute. Le stimulant peut être, autant qu'on le veut, timide et confondu dans le temps et dans l'espace, — la puissance de son œuvre sera d'autant plus illimitée et libre qu'elle se sera dégagée du stimulant initial. »

III. Dans une lettre d'hommage adressée à Karl Kraus à l'occasion de son 50e anniversaire, M. Marcel Ray signale les difficultés insurmontables qui se posent à celui qui voudrait traduire en langue française un ouvrage entier du poète : c'est « le seul écrivain », dit M. Marcel Ray, « qui réunisse encore quelque chose de grand », tout en étant « le seul qui reste entièrement dans les limitées de sa propre langue, portant ainsi le dédoublement d'un avoir approfondi et multiplié les ressources et s'approvisionnant de l'avoir trop public. »

Ces paroles de M. Ray sont d'autant plus significatives que cet auteur lui-même a, le premier, essayé de traduire en français des aphorismes de Kraus (en 1913).

M. Kubel cite plusieurs exemples des essais faits par M. Ray, essais qui peuvent être considérés comme réussis en tant qu'ils se bornent à des aphorismes traductibles, c'est-à-dire, en qui l'harmonie du fond et de la forme réside uniquement dans la force expressive de la métaphore, et non dans la particularité de l'expression verbale. A ces exemples, M. Kubel en ajoute d'autres qui restent même dans la traduction l'originalité de Kraus exprimée (« le mieux ne sert que la vanité de l'homme ; la femme en a besoin pour s'assurer de sa personnalité. » — « Lorsqu'une civilisation sent l'approche de sa fin, elle fait venir la pitié. » — « Ne pas avoir d'idées et savoir les exprimer, voilà ce qui caractérise le journaliste. » — « Le sadisme est un idéal pédomane qui suppose l'homme », etc. . .)

La preuve de Kraus essaie dans l'art de la condition que

Nietzsche vante comme le fruit d'une longue méditation. Mais ce qui distingue essentiellement cette prose, et ce qui la rend intraduisible en une autre langue, c'est l'importance et la signification qui y sont attribuées au jeu de mots, au »Wortspiel«. Là encore, Kraus rejoint les grands romantiques allemands, en particulier Schlegel et Novalis, dont nous connaissons des réflexions vraiment surprenantes sur le »Wortwitz«, le mot d'esprit. Pour Bernhardi le »Witz« est même identique avec la vérité.

M. Rubel montre, en citant plusieurs aphorismes de Kraus, l'originalité du style de Kraus qui ne néglige aucune particularité de sa langue lorsqu'il peut en créer des sentences ou des pensées profondes, ce que montre la définition même qu'il donne de l'aphorisme : »Ein Aphorismus braucht nicht wahr zu sein, aber er soll die Wahrheit überflügeln. Er *muß mit einem Satz* über sie hinauskommen«. La pointe de cette pensée réside dans l'expression »mit einem Satz« qui veut dire « d'un bond » mais qui, dans cette phrase garde également son sens littéral, en indiquant que, dans l'aphorisme, il s'agit de surpasser la vérité littérale « par une seule phrase ».

Dans de nombreux autres aphorismes ou saillies, Kraus joue sur ce que la stylistique (p. ex. dans les ouvrages de M. Bally) appelle les « clichés » d'une langue, ou bien sur l'ambiguïté, voire la pluralité sémantique d'un ou plusieurs termes allemands. Un des procédés les plus caractéristiques du style de Kraus est la mise en valeur de métaphores de l'allemand que le poète n'hésite pas à ramener souvent à l'image concrète (exemple : Kraus parlant du libéralisme, »der der Menschheit den *Zinsfuß* auf den Nacken setzt« emploie le terme »Zinsfuß« — taux d'intérêt — comme s'il s'agissait de l'expression »den Fuß auf den Nacken setzen«).

IV. M. Rubel termine sa causerie par la lecture d'un essai de traduction en français d'une satire de Kraus intitulée »Das Ehrenkreuz« écrite en 1909, dans laquelle le poète prend la défense d'une prostituée contre une justice qui soumet ses décisions aux normes d'une morale hypocrite.

La fin de la séance est consacrée à l'audition d'une poésie de Karl Kraus »Todesfurcht« enregistrée sur disque par l'auteur lui-même.

Hyperbole vaste comme le lait d'une longue méditation. Mais ce qui différencie essentiellement cette prose, et ce qui la rend intraduisible en une autre langue, c'est l'importance et la signification qui y sont attribuées au jeu de mots, au «Wortspiel». Là encore, Kraus rejoint les grands romanciers allemands, en particulier Schlegel et Novalis, dont nous connaissons des réflexions vraiment surprenantes sur le «Wortwitz», le mot d'esprit. Pour Novalis le «Wit» est même identique avec la vérité.

M. Rudel montre, en citant plusieurs aphorismes de Kraus, l'originalité du style de Kraus qui se définit surtout par la pensée profonde sa langue lorsqu'il peut en user des sentences ou les pensées profondes, ce que montre la définition même qu'il donne de l'aphorisme: «Ein Aphorismus kommt nicht wenn er will, aber er soll die Wahrheit überfliegen. Er muß mit einem Satz über sie hinwegkommen». La portée de cette pensée réside dans l'expression «mit einem Satz» qui veut dire «d'un bond», mais qui, dans cette phrase prise également au sens initial, en indique que, dans l'aphorisme, il s'agit de surprendre la vérité intuitive «par une seule phrase».

Dans de nombreux autres aphorismes on sentira, lorsque nous sommes ce que la stylistique (p. ex. dans les ouvrages de M. Bally) appelle les «clichés» d'une langue, on bien sur l'analogie, voire la plurivocité des «clichés» d'une langue allemande. Un des procédés les semantiques d'un ou plusieurs termes allemands. Un des procédés les plus caractéristiques du style de Kraus est la mise en valeur de métaphores de l'allemand que le poète n'hésite pas à remonter souvent à l'image concrète lexicale: Kraus parlant de l'«Epigonen», «der Mandelbaum den Zwiebel auf den Nacken setzt» emploie le terme «Zwiebel» — tant d'«attitude» — comme s'il s'agissait de l'expression «den Fuß auf den Nacken setzen».

IV. M. Rudel termine en consacrant par la lecture d'un essai de traduction en français d'une suite de Kraus intitulée «Das Experimentrot» datée en 1909, dans laquelle le poète mettant la dégénérescence d'une prostituée contre une justice qui soumet les dédaigneux aux normes d'une morale hypocrite.

La fin de la séance est consacrée à l'audition d'une poésie de Karl Kraus «Todesjurist», enregistrée au disque par l'auteur lui-même.

Die deutsche Sprache in Paris

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour:

Communication de M. Maximilien Rubel:

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II »Todesfurcht« (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président:
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren rechten und linken Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur: Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète austro-allemand, dont la gloire naissante semble avoir définitivement aboli la conspiration du silence ourdie contre lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu: plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature; ils signalaient son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle resterait debout par la puissance de la création verbale».

Polémiste, voire pamphlétaire, auteur dramatique, acteur, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'affirme Knut Hamsun, «un grand nom de la riche culture autrichienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poésies publiés dans la revue »Die Fackel« (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute »Die letzten Tage der Menschheit« vaste tableau des horreurs de la guerre, interrompu ça et là par les réflexions cinglantes du »Nörgler«, de l'ergoteur, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opuscules contenant des poésies, épigrammes et satires en vers, des adaptations de plusieurs drames de Shakespeare, ainsi qu'une »Nachdichtung« des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'opérettes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par sa puissance et sa pureté morales, mais surtout par une virtuosité

Die deutsche Sprache in Paris

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour :

Communication de M. Maximilien Rubel :

i Karl Kraus et la prose d'art allemande

II «Todesfurcht» (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :

H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes (juin 1935) zu übersenden, der nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Meinung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen — auch deren reichen und hohen Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur « Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète autrichien, dont la plume mordante semble avoir définitivement abolit la conception de silence oracle contre lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu : plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de literature; ils signalaient son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle relèverait déjà par la puissance de la création verbale».

Polémiste, verve pamphlétaire, auteur dramatique, acteur, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'aligne Karl Hermann, «un grand mort de la cause radiqu antichrétienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poèmes publiés dans la revue «Die Fackel» (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1904, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute «Die letzten Tage der Menschheit» vaste tableau des horreurs de la guerre, interrompu et il par les réflexions cinglantes du «Nörgler», de l'ironique, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opérettes contenant des poèmes, épigrammes et satires en vers, des adaptations de pièces diverses de Shakespeare, ainsi qu'une «Neudichtung» des sonnets de ce dernier, et des traductions de pièces locales d'après celles de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par la puissance et la pureté morales, mais surtout par une intuition

verbale qui n'a guère de rivale dans la prose artiste allemande, ancienne ou contemporaine.

I. Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine.

«La France est peut-être le seul pays où des considérations de pure forme, un souci de la *forme en soi*, aient persisté et dominé dans l'art moderne». Tout en faisant la part de l'exagération qui est contenue dans cette affirmation de Paul Valéry, nous pouvons déclarer, sans risque d'erreur, que les Allemands n'ont jamais eu pareille attitude à l'égard de la langue qu'ils parlaient et écrivaient. C'est Eduard Norden qui, dans son histoire de la prose artiste antique, déclare que seules les nations de langue romane ont gardé la sensibilité et le goût de l'harmonie de la langue, tels que les éprouvaient les antiques. Et ce savant allemand d'observer que parmi les peuples modernes ce sont les Allemands qui ressentent le moins cette passion de la perfection verbale qu'ont toujours manifestée les nations classiques. Les grands écrivains et même les savants philologues allemands, à commencer par Herder, Grimm, Lachmann, Humboldt et autres, fixent leur attention soit sur les origines du langage en général, soit sur celle de la langue allemande en particulier, mais ce préoccupent fort peu de l'art d'écrire et des scrupules qu'il comporte. Certes, les circonstances politiques et sociales de l'Allemagne des classiques et des romantiques n'ont nullement été favorables à l'éclosion d'une école d'écrivains uniquement tournés vers les secrets et les possibilités d'expression de leur langue. Toutefois les Allemands excellent là où il s'agit de découvrir des rapports métaphysiques entre la pensée et la parole. Chez les frères Schlegel, chez Novalis et surtout chez Bernhardi nous trouvons les germes d'une linguistique foncièrement originale, une conception de la langue telle qu'elle semble avoir pour la première fois trouvé une vérification éclatante dans l'œuvre en prose de Karl Kraus. C'est en se rattachant à cette tradition celui-ci, dans un aphorisme profond, dit, de la pensée, qu'elle est «dispersée, à travers le prisme des sentiments matériels, dans les éléments de la langue dont l'artiste construit la pensée. La pensée est une trouvaille, une chose retrouvée, et celui qui la trouve est un inventeur honnête ; elle est à lui, quand bien même un autre l'aurait trouvée avant lui.»

Sur la base de ce principe, Kraus réclame pour l'œuvre d'art de la langue la sollicitude, le respect — aussi bien de la part du créateur que du public — qu'on ne refuse pas à une œuvre de peinture ou de musique. Ce respect devient chez Kraus une sorte de soumission mystique au génie de la langue. «Je ne suis le maître que de la langue des autres», dit-il dans un aphorisme, «la mienne fait de moi ce qu'elle veut». Cest de la langue qui lui viennent les pensées et cette gestation des idées lui rend sacré le devoir de donner tous les soins à la langue.

II. La prose de Kraus n'est ni épique, ni lyrique, elle ne peint pas plus qu'elle ne raconte, ne chante ni ne prêche. C'est une prose de satire et de haine, d'ironie et d'esprit, une prose qui polémise, frappe et détruit. C'est un style de pamphlétaire, qui accuse et juge notre civilisation, dont Kraus ne laisse subsister que ce qu'il a d'avance mis à part comme appartenant à une autre sphère de valeurs. En face des contradictions morales de notre temps, Kraus se met au service des valeurs spirituelles contre la corruption que celles-ci subissent dans une civilisation qui asservit les fins de l'existence, le »Lebenszweck« aux moyens de subsistance, aux »Lebensmitteln«.

La satire de Kraus correspond entièrement à la définition qu'a donnée Schiller de ce genre littéraire dans ses écrits esthétiques. La satire «vengeresse ou pathétique» est définie par Schiller comme

sentiste qui n'a guère de rivale dans la prose artiste allemande, soulève un contemporaine.

I. Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine.

«La France est peut-être le seul pays où des considérations de pure forme, un souci de la forme se soient assez puissamment dominé dans l'art moderne». Ici on laissant la part de l'exagération qui est contenue dans cette affirmation de Paul Valéry, nous pouvons déclarer, sans doute d'avance, que les Allemands n'ont jamais eu pareille attitude à l'égard de la langue qu'ils pratiquent et dont Karl Kraus, dans son histoire de la prose artiste allemande, déclare que seules les périodes de temps romans ont gardé la sensibilité et le goût de l'harmonie de la langue, tels que les écrivaient les artistes. Il est assez alarmant d'observer que parmi les poètes modernes ce sont les Allemands qui ressentent le moins cette nostalgie de la perfection verbale qu'on trouvait manifestée les nations classiques. Les grands écrivains et mêmes les savants philosophes allemands, à commencer par Herder, Gœthe, Lessing, Humboldt et autres, faisant leur allocution soit sur les origines du langage en général, soit sur cette de la langue allemande en particulier, mais ce préoccupent leur peu de l'art d'écrire et des exemples qu'il comporte. Certes, les connaissances philosophiques et spéciales de l'Allemagne des classiques et des romantiques n'ont pulluement via favorables à l'éclosion d'une école d'écrivains suffisamment lettrés pour les sortir et les possibilités d'expression de leur langue. Toutefois les Allemands exceptant là où il s'agit de découvrir des rapports métaphysiques, entre la pensée et la parole. Chez les Hegel Schlegel, chez Novalis et surtout chez Bernhardi nous trouvons les germes d'une linguistique longuement entamée, une conception de la langue telle qu'elle semble [illegible] Kraus en [illegible] Kraus. Chez ce se [illegible] tion calcul, dans un aphorisme pratique, où, de la pensée, qu'elle est «dépourvue» à trouver le prisme des «sentiments», dans les dédaigneuse de la langue dont l'utile exprimant la pensée. La pensée est une trouvaille, une chose nouvelle, et celui qui la trouve est un inventeur honoré; elle est à lui, quand bien même un autre l'aurait trouvée avant lui».

Sur la base de ce phénomène Kraus réclame pour l'écrivain d'art de la langue la sollicitude, le respect — aussi bien de la part du critique que du public — qu'on ne refuse pas à une œuvre de peinture ou de musique. Ce respect devient chez Kraus une sorte de sanctification mystique du génie de la langue. «Je ne sais, le matin que de la langue des auteurs, dit-il dans un aphorisme, «la mienne lui de mot ce qu'ils veulent. Lui de la langue qui lui viennent les pensées et cette gestation des idées lui rend sacré le devoir de donner tous les soins à la langue.

II. La prose de Kraus n'est ni épique, ni lyrique, elle ne peint pas plus qu'elle ne raconte, ne «bouit» ni ne prêche. C'est une prose de satire et de haine, dirons-nous, dirons-nous, une prose qui polémique, harpe et détruit. C'est un style de «mangeur», qui accuse et lèse notre civilisation, dont Kraus ne laisse subsister que ce qu'il a d'avance mis à part comme appartenant à une autre époque de ses haines. Sa lace des contradictions morales de notre temps, Kraus se met au service des valeurs spirituelles contre la corruption des cadres et sabotant dans une civilisation qui restent les fins de l'existence, le «Lebenswerte», aux moyens de subsistance, aux «Lebensmittelns».

La haine de Kraus correspond entièrement à la définition qu'a donnée Schiller de ce genre literaire dans son «Essai sur les satiriques». La satire «exagérée» ou pathétique, est définie «[illegible] comme

l'œuvre dans laquelle la réalité est opposée, en tant qu'imperfection, à l'idéal, considéré comme la réalité suprême. Parlant du fond et de la forme de l'œuvre poétique, ce même Schiller s'exprime en des termes qui peuvent s'appliquer parfaitement à l'œuvre poétique de Karl Kraus: «L'artiste recevra sa matière du temps présent, mais la forme, il l'empruntera à un temps plus noble, et même, en dehors de tout temps, à l'unité absolue, immuable de sa propre essence.»

Ainsi Kraus reçoit-il sa matière du temps présent, de l'actualité qui lui fournit l'occasion, mais rien de plus, pour ses créations littéraires. «L'artiste, dira-t-il, en créant, s'inspire du jour, de l'heure, de la minute. Le stimulant peut être, autant qu'on le veut, limité et conditionné dans le temps et dans l'espace, — la croissance de son œuvre sera d'autant plus illimitée et libre qu'elle se sera écartée du stimulant initial.»

III. Dans une lettre d'hommage adressée à Karl Kraus à l'occasion de son 60e anniversaire, M. Marcel Ray signale les difficultés insurmontables qui se posent à celui qui voudrait transcrire en français un ouvrage entier du poète; c'est «le seul écrivain», dit M. Marcel Ray, «qui remue encore quelque chose de grand» tout en étant «le seul qui reste enfermé dans les frontières de sa propre langue, portant ainsi le châtiment d'en avoir approfondi et multiplié les ressources et s'appauvrissant de l'avoir trop enrichie.»

Ces paroles de M. Ray sont d'autant plus significatives que cet auteur lui-même a, le premier, essayé de traduire en français des aphorismes de Kraus (en 1913).

M. Rubel cite plusieurs exemples des essais faits par M. Ray, essais qui peuvent être considérés comme réussis en tant qu'ils se bornent à des aphorismes traduisibles, c'est-à-dire, en qui l'harmonie du fond et de la forme réside uniquement dans la force expressive de la métaphore, et non dans la particularité de l'expression verbale. A ces exemples, M. Rubel en ajoute d'autres qui gardent même dans la traduction l'originalité de l'idée exprimée («Le miroir ne sert que la vanité de l'homme; la femme en a besoin pour s'assurer de sa personnalité.» — «Lorsqu'une civilisation sent l'approche de sa fin, elle fait venir le prêtre» — «Ne pas avoir d'idées et savoir les exprimer, voilà ce qui caractérise le journaliste.» — «Le surhomme est un idéal prématuré qui suppose l'homme», etc. . . .)

La prose de Kraus excelle dans l'art de la concision que

l'œuvre dans laquelle la réalité est opposée, en tant qu'imparfaite, à l'idéal, considéré comme la réalité suprême. Parlant du fond et de la forme de l'œuvre poétique, ce même Schiller s'exprime en des termes qui peuvent s'appliquer parfaitement à l'œuvre poétique de Kant Kraus : « L'artiste recevra sa matière du temps présent, mais la forme, il l'emprunterà à un temps plus noble, et même, en dehors de tout temps à l'unité absolue, immuable de sa propre essence. »

Ainsi Kraus reçoit-il sa matière du temps présent, de l'actualité qui lui inspire l'occasion, mais rien de plus. Pour ses réalisations littéraires « l'artiste, dira-t-il, en créant, s'inspire du jour, de l'heure, de la minute. Le climatient peut être, autant qu'on le veut, limité et cantonné dans le temps et dans l'espace, — la créaturée de son œuvre sera d'autant plus illimitée et libre qu'elle se sera dégagée du stigmatant instant. »

III. Dans une lettre d'hommage adressée à Karl Kraus à l'occasion de son 60e anniversaire, M. Marcel Ray signale les difficultés insurmontables qui se posent à celui qui voudrait traduire en français ses œuvres, mêlée de prose et de vers. « Et ce sont, dit M. Marcel Ray, « qui rendent toute quelque chose de grand » tout en étant ce sont qui reste enfermé dans les frontières de sa propre langue, portant ainsi le châtiment d'en avoir approfondi et multiplié les ressources et s'appropriant de l'avoir trop cultivé. »

Ces paroles de M. Ray sont d'autant plus significatives que cet auteur lui-même a, le premier, essayé de traduire en français des aphorismes de Kraus (en 1913).

M. Rabel cite plusieurs exemples des essais faits par M. Ray, essais qui peuvent être considérés comme réussis en tant qu'ils se bornent à des aphorismes traduisibles, c'est-à-dire, en qui l'intermédiaire de fond et de la forme réside uniquement dans la force expressive de la métaphore, et non dans la particularité de l'expression verbale. A ces exemples, M. Rabel en ajoute d'autres qui gardent même dans la traduction l'originalité de l'idée exprimée (« le mieux ne sert que le vaurié de l'homme; la femme en a besoin pour s'assurer de sa personnalité. » — « Lorsqu'une civilisation sent l'approche de sa fin, elle fait venir le prêtre. » — « Ne pas avoir d'idées et savoir les exprimer, voilà ce qui caractérise le journaliste. » — « Le mahomet est un idéal pragmatique qui suppose l'homme, etc. ...)

La prose de Kraus excelle dans l'art de la concision aqu

Nietzsche vante comme le fruit d'une longue méditation. Mais ce qui distingue essentiellement cette prose, et ce qui la rend intraduisible en une autre langue, c'est l'importance et la signification qui y sont attribuées au jeu de mots, au »Wortspiel«. Là encore, Kraus rejoint les grands romantiques allemands, en particulier Schlegel et Novalis, dont nous connaissons des réflexions vraiment surprenantes sur le »Wortwitz«, le mot d'esprit. Pour Bernhardi le »Witz« est même identique avec la vérité.

M. Rubel montre, en citant plusieurs aphorismes de Kraus, l'originalité du style de Kraus qui ne néglige aucune particularité de sa langue lorsqu'il peut en créer des sentences ou des pensées profondes, ce que montre la définition même qu'il donne de l'aphorisme : »Ein Aphorismus braucht nicht wahr zu sein, aber er soll die Wahrheit überflügeln. Er muß *mit einem Satz* über sie hinauskommen«. La pointe de cette pensée réside dans l'expression »mit einem Satz« qui veut dire «d'un bond» mais qui, dans cette phrase garde également son sens littéral, en indiquant que, dans l'aphorisme, il s'agit de surpasser la vérité littérale «par une seule phrase».

Dans de nombreux autres aphorismes ou saillies, Kraus joue sur ce que la stylistique (p. ex. dans les ouvrages de M. Bally) appelle les «clichés» d'une langue, ou bien sur l'ambiguïté, voire la pluralité sémantique d'un ou plusieurs termes allemands. Un des procédés les plus caractéristiques du style de Kraus est la mise en valeur de métaphores de l'allemand que le poète n'hésite pas à ramener souvent à l'image concrète (exemple : Kraus parlant du libéralisme, »der der Menschheit den *Zinsfuß* auf den Nacken setzt« emploie le terme »Zinsfuß« — taux d'intérêt — comme s'il s'agissait de l'expression »den Fuß auf den Nacken setzen«).

IV. M. Rubel termine sa causerie par la lecture d'un essai de traduction en français d'une satire de Kraus intitulée »Das Ehrenkreuz« écrite en 1909, dans laquelle le poète prend la défense d'une prostituée contre une justice qui soumet ses décisions aux normes d'une morale hypocrite.

La fin de la séance est consacrée à l'audition d'une poésie de Karl Kraus »Todesfurcht« enregistrée sur disque par l'auteur lui-même.

Die deutsche Sprache in Paris

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour:

Communication de M. Maximilien Rubel:

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II »Todesfurcht« (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président:
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren rechten und linken Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur: Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète austro-allemand, dont la gloire naissante semble avoir définitivement aboli la conspiration du silence ourdie contre lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu: plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature; ils signalaient son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle resterait debout par la puissance de la création verbale».

Polémiste, voire pamphlétaire, auteur dramatique, acteur, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'affirme Knut Hamsun, «un grand nom de la riche culture autrichienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poésies publiés dans la revue »Die Fackel« (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute »Die letzten Tage der Menschheit« vaste tableau des horreurs de la guerre, interrompu ça et là par les réflexions cinglantes du »Nörgler«, de l'ergoteur, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opuscules contenant des poésies, épigrammes et satires en vers, des adaptations de plusieurs drames de Shakespeare, ainsi qu'une »Nachdichtung« des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'opérettes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par sa puissance et sa pureté morales, mais surtout par une virtuosité

Die deutsche Sprache in Paris

Die Société des Études Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour :

Communication de M. Maximilien Rubel :

Karl Kraus et la prose d'art allemande

II. - Tohuwabohu (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :

H. Lichtenberger

Der dem Hermagogen der Rubel unbekannte Redner war so liebenswürdig, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes (Juin 1935) zu übersenden, der nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung, die öffentliche Meinung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der öffentlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren reichen und hohen Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin

de la

Société des Études Germaniques

Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur : Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète austro-allemand, dont la poésie naissante semble avoir définitivement abolit la conjonction du silence contre lui par la grande presse et la critique officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu : plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature : il signalent son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse poésie, elle resterait dotant par la puissance de la création verbale».

Polémiste, verve pamphlétaire, auteur dramatique, satiri, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'affirme Karl Kraus, «un grand nom de la vie culture autrichienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poèmes publiés dans la revue «Die Fackel» (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute «Die letzten Tage der Menschheit», vaste fresque des horreurs de la guerre, interrompu et où il puise les différentes citations du «Morgen», de Vergoten, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opérettes comédies, des poèmes, épigrammes et satires en vers, des adaptations de pièces dramatiques de Shakespeare, ainsi qu'une «Nachdichtung» des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'après textes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par sa puissance et sa portée morales, mais surtout par une vitalité

Die deutsche Sprache in Paris

Die Société des Etudes Germaniques (Association des Amis de l'Institut Germanique et de la Bibliothèque M. Cahen) erließ zu einem Vortrag des Professors Maximilien Rubel (am 4. Mai) die Einladung:

Ordre du jour :

Communication de M. Maximilien Rubel :

I Karl Kraus et la prose d'art allemande

II »Todesfurcht« (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur).

Le Président :
H. Lichtenberger

Der dem Herausgeber der Fackel unbekannte Redner war so freundlich, ihm am 4. Juli ein Exemplar des Vortrags mit dem folgenden Artikel aus der ‚Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes' (juin 1935) zu übersenden, der nicht nur als Beweis wiedergegeben wird, daß in Paris eine öffentliche Meinung die öffentliche Nennung nicht ausschließt, sondern auch dafür, daß dort noch — jenseits der tödlichen Spiele zwischen den Nationen wie auch deren rechten und linken Zeitvertreibs — die Angelegenheiten der deutschen Sprache verwaltet werden.

Bulletin
de la
Société des Etudes Germaniques
Séance du 4 mai 1935

Communication de M. Maximilien Rubel sur : Karl Kraus et la prose d'art allemande

M. Rubel donne d'abord un court aperçu sur la personnalité et l'œuvre du poète austro-allemand, dont la gloire naissante semble avoir définitivement aboli la conspiration du silence ourdie contre lui par la grande presse et la critique littéraire officielle des pays de langue allemande. En France, Kraus n'est pas tout à fait inconnu: plusieurs Français, dont Charles Andler, ont à maintes reprises proposé Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature; ils signalaient son œuvre comme «un durable monument élevé aux morts par la pitié humaine et la plus courageuse indignation», ajoutant que «quand elle ne serait pas un grand acte de courage et la preuve d'une vigoureuse pensée, elle resterait debout par la puissance de la création verbale».

Polémiste, voire pamphlétaire, auteur dramatique, acteur, poète lyrique, Kraus représente, ainsi que l'affirme Knut Hamsun, «un grand nom de la riche culture autrichienne». Son œuvre se compose principalement d'articles, aphorismes et poésies publiés dans la revue »Die Fackel« (le Flambeau), fondée par lui en 1899 et dont il est, depuis 1903, l'unique collaborateur. Cette œuvre se compose, à l'heure actuelle, de six volumes d'essais, trois volumes d'aphorismes, six pièces dramatiques, dont la plus remarquable est sans doute »Die letzten Tage der Menschheit« vaste tableau des horreurs de la guerre, interrompu ça et là par les réflexions cinglantes du »Nörgler«, de l'ergoteur, qui n'est autre que Kraus lui-même, neuf opuscules contenant des poésies, épigrammes et satires en vers, des adaptations de plusieurs drames de Shakespeare, ainsi qu'une »Nachdichtung« des sonnets de ce dernier, et des traductions de plusieurs textes d'opérettes de Jacques Offenbach. Cette œuvre s'impose non seulement par sa puissance et sa pureté morales, mais surtout par une virtuosité

Nietzsche vante comme le fruit d'une longue méditation. Mais ce qui distingue essentiellement cette prose, et ce qui la rend intraduisible en une autre langue, c'est l'importance et la signification qui y sont attribuées au jeu de mots, au »Wortspiel«. Là encore, Kraus rejoint les grands romantiques allemands, en particulier Schlegel et Novalis, dont nous connaissons des réflexions vraiment surprenantes sur le »Wortwitz«, le mot d'esprit. Pour Bernhardi le »Witz« est même identique avec la vérité.

M. Rubel montre, en citant plusieurs aphorismes de Kraus, l'originalité du style de Kraus qui ne néglige aucune particularité de sa langue lorsqu'il peut en créer des sentences ou des pensées profondes, ce que montre la définition même qu'il donne de l'aphorisme : »Ein Aphorismus braucht nicht wahr zu sein, aber er soll die Wahrheit überflügeln. Er muß *mit einem Satz* über sie hinauskommen«. La pointe de cette pensée réside dans l'expression »mit einem Satz« qui veut dire «d'un bond» mais qui, dans cette phrase garde également son sens littéral, en indiquant que, dans l'aphorisme, il s'agit de surpasser la vérité littérale «par une seule phrase».

Dans de nombreux autres aphorismes ou saillies, Kraus joue sur ce que la stylistique (p. ex. dans les ouvrages de M. Bally) appelle les «clichés» d'une langue, ou bien sur l'ambiguïté, voire la pluralité sémantique d'un ou plusieurs termes allemands. Un des procédés les plus caractéristiques du style de Kraus est la mise en valeur de métaphores de l'allemand que le poète n'hésite pas à ramener souvent à l'image concrète (exemple : Kraus parlant du libéralisme, »der der Menschheit den *Zinsfuß* auf den Nacken setzt« emploie le terme »Zinsfuß« — taux d'intérêt — comme s'il s'agissait de l'expression »den Fuß auf den Nacken setzen«).

IV. M. Rubel termine sa causerie par la lecture d'un essai de traduction en français d'une satire de Kraus intitulée »Das Ehrenkreuz« écrite en 1909, dans laquelle le poète prend la défense d'une prostituée contre une justice qui soumet ses décisions aux normes d'une morale hypocrite.

La fin de la séance est consacrée à l'audition d'une poésie de Karl Kraus »Todesfurcht« enregistrée sur disque par l'auteur lui-même.